



Tourguéniev
Romans et nouvelles
complets

III

INTRODUCTION PAR FRANÇOISE FLAMANT
TEXTES TRADUITS PAR FRANÇOISE FLAMANT,
HENRI MONGAULT ET ÉDITH SCHERRER,
PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS
PAR FRANÇOISE FLAMANT ET ÉDITH SCHERRER

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

TOURGUÉNIEV

*Romans
et nouvelles
complets*

III

TEXTES TRADUITS
PAR FRANÇOISE FLAMANT,
HENRI MONGAULT
ET ÉDITH SCHERRER

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

UN ROI LEAR DES STEPPES

- © Éditions Gallimard, 1942 pour la traduction originale.
- © Éditions Gallimard, 1986 pour la traduction révisée.

Pour tous les autres textes et l'ensemble
de l'appareil critique :

© Éditions Gallimard, 1986.

ROMANS ET NOUVELLES
COMPLETS
DE TOURGUÉNIEV

L'HISTOIRE DU LIEUTENANT IERGOUNOV

I

... Ce soir-là, Cosme Vassiliévitch Iergounov nous conta une nouvelle fois son histoire. Il la redisait ponctuellement une fois par mois et nous l'écoutions chaque fois avec un plaisir renouvelé, bien que nous la sachions à peu près par cœur dans ses moindres détails. Ces détails avaient pour ainsi dire proliféré sur le tronc originel de son histoire comme des rejets sur la souche d'un arbre abattu. Connaissant trop bien le caractère de notre interlocuteur, nous ne nous fatiguions pas pour réparer ses oublis et ses lacunes. Mais, depuis lors, Cosme Vassiliévitch s'est éteint et désormais il n'y aura plus personne pour raconter son histoire; c'est pourquoi nous nous décidons à la porter à la connaissance du public.

II

Elle s'est passée voici quarante ans, lorsque Cosme Vassiliévitch était un jeune homme. Il se décrivait lui-même comme étant, à cette époque, un beau garçon fort galant au teint de lys et de rose, aux lèvres vermeilles, aux cheveux bouclés et au regard de faucon. Nous le croyions sur parole, bien que nous ne trouvions rien de semblable dans sa personne : Cosme Vassiliévitch s'offrait à nos yeux comme un

homme d'apparence très ordinaire au visage fruste et comme endormi, au corps lourd et disgracieux. Mais que de splendeurs le temps a ravagées ! Ce qui s'était encore le mieux conservé chez Cosme Vassiliévitch, c'était quelques vestiges de son ancien chic. À un âge avancé il s'habillait encore de pantalons étroits à sous-pieds, serrait dans un corset sa taille replète, portait les cheveux courts sur la nuque et bouclés sur le front et se teignait les moustaches avec un cosmétique d'origine persane qui tirait d'ailleurs sur le rougeâtre et même sur le vert plutôt que sur le noir. Tout cela n'empêchait pas Cosme Vassiliévitch d'être un gentilhomme fort estimable, bien qu'il aimât « couler un œil » du côté des voisins en jouant à la préférence, autrement dit à lorgner sur leurs cartes ; d'ailleurs il le faisait moins par âpreté au gain que par sens de l'économie, car il n'aimait pas à dilapider son argent. Mais trêve de plaisanteries : venons-en à notre récit.

III

Ces événements se déroulèrent au printemps, en la ville neuve encore à cette époque de Nikolaïev¹ où Cosme Vassiliévitch avait été détaché en sa qualité de lieutenant de marine. Ses supérieurs, appréciant en lui un officier sûr et avisé, l'avaient chargé de la surveillance de certains locaux appartenant à la marine et lui confiaient de temps à autre la gestion de sommes assez importantes, que, pour plus de sécurité, il gardait constamment contre sa peau dans une ceinture de cuir. Cosme Vassiliévitch était effectivement très avisé et, malgré son jeune âge, se conduisait de façon exemplaire, évitant soigneusement toute action malséante, ne touchant pas aux cartes, ne buvant pas et fuyant même la compagnie, au point que ses camarades les plus rangés le traitaient de « fillette » et les plus enragés de « poule mouillée » et de « lavette ». Cosme Vassiliévitch n'avait qu'une seule petite faiblesse : il nourrissait un penchant certain pour le beau sexe ; mais là encore il savait contenir ses impulsions et ne se permettait aucun « écart de conduite ». Il se levait et se couchait tôt, remplissait scrupuleusement ses obligations, et sa seule distraction consistait en promenades vespérales assez prolongées dans les rues des faubourgs de Nikolaïev. Il ne lisait pas, craignant que cela ne lui fit monter le sang à la tête ; chaque printemps il absorbait une médication souveraine

contre la congestion. Sanglé^a dans son uniforme et s'étant dûment épousseté à la balayette, Cosme Vassiliévitch s'en allait d'un pas mesuré le long des palissades qui bordaient les vergers, s'arrêtait fréquemment, admirait les beautés de la nature, cueillait une fleur en souvenir et goûtait à cela quelque plaisir; mais il n'éprouvait de véritable jouissance que lorsqu'il avait la chance de rencontrer un « petit cupidon », c'est-à-dire une jolie petite citadine se hâtant vers sa demeure, un chauffe-cœur jeté sur ses épaules, un baluchon à son bras nu et un fichu bariolé sur la tête. Étant, selon sa propre expression, de complexion sentimentale, mais timide, Cosme Vassiliévitch n'adressait pas la parole au « petit cupidon » mais lui souriait, en revanche, d'un air engageant, le suivait longuement d'un regard attentif... Puis il poussait un profond soupir, repartait du même pas mesuré vers son domicile, s'asseyait près de la fenêtre et rêvait une petite demi-heure en tirant des bouffées parcimonieuses de fort tabac brun d'une grande pipe d'écume qu'il avait reçue en cadeau de son parrain, un commissaire de police d'origine allemande. Ainsi passaient les jours, ni gais, ni mornes.

I V

Voici qu'un beau jour, regagnant son logement à la tombée du soir par une ruelle déserte, Cosme Vassiliévitch entendit derrière son dos des pas précipités et des paroles entrecoupées, mêlées de sanglots. Il se retourna et vit une jeune fille d'une vingtaine d'années au visage extrêmement agréable, mais complètement défait et inondé de larmes. On l'eût dite en proie à quelque chagrin immense et inattendu : elle courait et trébuchait dans sa course, parlait toute seule, gémissait, levait les bras au ciel ; ses cheveux blonds étaient décoiffés et son fichu (on ne connaissait encore ni les burnous ni les mantilles) qui avait glissé de ses épaules, ne tenait plus que par une épingle. Cette jeune fille était vêtue comme une demoiselle, non comme une fille du peuple.

Cosme Vassiliévitch se rangea pour la laisser passer ; la compassion l'emporta chez lui sur la crainte de se rendre coupable de faiblesse, et lorsqu'elle fut arrivée à sa hauteur, il toucha poliment la visière de sa casquette et lui demanda la raison de ses larmes.

« Car, étant militaire, je puis vous porter secours », ajouta-t-il en posant la main sur sa dague.

La jeune fille s'arrêta et, visiblement, ne comprit pas très bien tout d'abord ce qu'il lui voulait; mais tout de suite après, comme si elle se fût réjouie de cette occasion de vider son cœur, elle se mit à parler dans un russe légèrement incorrect.

« Si vous saviez, monsieur l'officier — et comme elle disait ces mots, les larmes ruisselèrent en pluie sur ses joues délicates —, si vous saviez qu'est-ce qui m'arrive! Des terribles choses, mon Dieu, terribles! On nous a tout volé, si vous saviez! La cuisinière, elle a tout, tout emporté, tout : le service, la cassette, les habits..., oui, même les habits, les bas, le linge... oui... et le réticule de ma tante, dedans il restait un billet de vingt-cinq roubles dans une petite pochette comme ça, et aussi deux cuillères en plaqué... et aussi un manteau, et tout... Et quand je dis tout cela à M. le lieutenant de police, il me dit, M. lieutenant de police : “ Sortez d'ici, je ne vous crois pas, je ne vous crois pas... Je ne veux pas, non je ne veux pas vous entendre, vous êtes de la même farine! ” Et moi je lui dis : “ Mais enfin, voyons, un manteau... ”, et lui : “ Non, non, je ne veux pas vous entendre! ” Quel affront, monsieur l'officier! “ Sortez d'ici! ”, il me dit, “ hors d'ici, oust!... ” Mais où voulez-vous que j'aille, moi? »

La jeune fille se mit à sangloter convulsivement, si fort qu'elle en criait presque et, au comble de l'égarément, elle laissa aller sa tête contre la manche de Cosme Vassiliévitch... Il se troubla à son tour et, incapable de faire un mouvement, ne sut que répéter à plusieurs reprises : « Allons! Allons! » tout en regardant la nuque frêle, continuellement agitée de soubresauts, de la jeune éplorée.

« Permettez-moi de vous raccompagner », dit-il enfin en lui touchant légèrement l'épaule de l'index, « car ici, dans la rue, vous comprenez, il est impossible de rien faire! Vous m'expliquerez votre contrariété et bien entendu j'emploierai toutes mes capacités... mes capacités d'officier. »

La jeune fille releva la tête et parut découvrir réellement pour la première fois le visage du jeune homme qui la tenait, on peut le dire, dans ses bras. Elle fut saisie de confusion, détourna la tête et, sans cesser de ravalier ses pleurs, s'écarta de quelques pas. Cosme Vassiliévitch réitéra sa proposition. La jeune fille le regarda du coin de l'œil à travers les cheveux, trempés de larmes, qui lui retombaient sur le visage (à cet

endroit de son récit, Cosme Vassiliévitch nous affirmait chaque fois que ce regard l'avait transpercé « comme une alène »; un jour il essaya même de nous mimer cet étonnant regard), et, posant sa main^a sur le bras replié que lui offrait le serviable lieutenant, elle prit en sa compagnie le chemin de son domicile.

V

Cosme Vassiliévitch avait peu fréquenté les dames au cours de son existence, et c'est la raison pour laquelle il ne savait trop comment engager la conversation, mais sa compagne se mit la première à babiller d'abondance, tout en essuyant continuellement les larmes qui, continuellement, lui remplissaient les yeux. Au bout de quelques instants, Cosme Vassiliévitch savait déjà qu'elle s'appelait Émilie Karlovna, qu'elle était originaire de Riga et qu'elle résidait actuellement à Nikolaïev chez sa tante également native de Riga, que son papa avait été lui aussi militaire, mais qu'il était mort « de la poitrine »; la tante avait une cuisinière russe, très capable et peu chère, mais dépourvue de passeport, et c'était justement cette cuisinière qui les avait volées le jour même et s'était enfuie on ne savait où. Il fallait aller à la police — *in die Polizei*... Mais à ce point, le souvenir du commissaire et de l'affront qu'elle avait subi lui revint en mémoire... et de nouveaux les sanglots se déchaînèrent. Cosme Vassiliévitch fut à nouveau bien en peine de trouver une parole consolante... Mais la jeune fille, chez qui, apparemment, les impressions s'en allaient aussi vite qu'elles étaient venues, s'arrêta brusquement et, tendant le bras, dit d'une voix tranquille :

« Voilà notre logement ! »

VI

Ce logement consistait en une maisonnette toute délabrée qui semblait enfoncée dans la terre, avec quatre petites fenêtres donnant sur la rue. Elles étaient masquées de l'intérieur par des géraniums au feuillage sombre; une bougie brillait à l'une d'elles, car la nuit, entre-temps, était tombée. Une palissade de rondins partait du mur même de la maison, elle était

presque aussi haute et s'ouvrait par un portillon à peine visible. La jeune fille s'en approcha et, le trouvant fermé, secoua impatiemment l'anneau de fer de son verrou tout rouillé. Des pas lourds se firent entendre derrière la palissade; quelqu'un arrivait en traînant négligemment les pieds, semblait-il, dans des savates éculées, et une voix de femme éraillée posa en allemand une question que Cosme Vassiliévitch ne comprit pas : en vrai marin qu'il était, il ne parlait pas d'autre langue que le russe. La jeune fille répondit, en allemand également; le portillon s'entrouvrit juste assez pour la laisser passer et fut aussitôt claqué au nez de Cosme Vassiliévitch qui eut toutefois le temps de distinguer, dans le clair-obscur de ce crépuscule d'été, la silhouette d'une grosse vieille femme en robe rouge, tenant une lanterne rougeoyante à la main. Frappé de stupeur, Cosme Vassiliévitch demeura quelque temps immobile dans la rue; mais à l'idée qu'on se conduisait aussi impoliment avec lui, un militaire, un officier (Cosme Vassiliévitch était très fier de sa condition), la poudre lui monta au nez; il fit brusquement demi-tour à gauche et prit le chemin de son logis. Il n'avait pas fait dix pas que le portillon se rouvrait et que la jeune fille, qui avait eu le temps d'échanger quelques mots chuchotés avec la vieille, se montra sur le seuil et s'exclama à voix haute :

« Mais où allez-vous, monsieur l'officier? Entrez, je vous prie! »

Cosme Vassiliévitch hésita un peu, puis se décida à revenir sur ses pas.

VII

Sa nouvelle connaissance, que nous appellerons désormais Émilie, lui fit traverser un débarras sombre et humide avant de l'introduire dans une pièce assez vaste, mais basse de plafond et mal entretenue; on pouvait y voir une immense armoire dressée contre le mur du fond, un divan garni de tissu à carreaux, les portraits écaillés de deux évêques en frocs¹ et d'un Turc enturbanné accrochés au-dessus des portes et entre les fenêtres, des cartons et des boîtes épars dans les coins, des chaises dépareillées et une table de jeu boiteuse sur laquelle traînait une casquette masculine à côté d'un verre où stagnait un fond de kvas². Derrière Cosme Vassiliévitch, la vieille femme en robe rouge qu'il avait aperçue près

du portillon entra aussi dans la pièce; il put constater alors que c'était une juive fort peu avenante aux méchants petits yeux de truie, dont la lèvre supérieure renflée était ornée d'une moustache grise. Émilie la désigna à Cosme Vassiliévitch et dit :

« Voici ma tante, Mme Fritsche. »

Quelque peu étonné, Cosme Vassiliévitch jugea pourtant de son devoir de se présenter. Mme Fritsche le regarda en dessous, ne lui répondit rien et demanda en russe à sa nièce si elle n'avait pas envie de thé.

« Oh! oui, du thé! s'empressa d'aquiescer Émilie, vous prendrez bien du thé, n'est-ce pas, monsieur l'officier? Oui, ma tante, apportez-nous du thé!... Mais ne restez pas debout, monsieur l'officier! Asseyez-vous! Mon Dieu, que de cérémonies! Permettez, j'enlève mon fichu. »

Sans arrêt, tout en parlant, Émilie tournait la tête de côté et d'autre et haussait ses jolies épaules; ainsi font les oiseaux quand ils sont perchés sur une haute branche dénudée, et que le soleil les éclaire de toutes parts.

Cosme Vassiliévitch se laissa choir sur une chaise et, adoptant la mine imposante qui convenait à son grade, c'est-à-dire la main à sa dague et le regard rivé au sol, il mit sur le tapis l'affaire du vol. Mais Émilie l'interrompit aussitôt.

« Ne vous inquiétez pas, ce n'est rien; ma tante m'a dit à l'instant que l'essentiel avait été retrouvé. » (Mme Fritsche grommela quelque chose entre ses dents et quitta la pièce.) « Et il ne fallait pas du tout aller à la *Polizei*¹; mais je ne peux pas me contenir, parce que je suis si... Vous ne comprenez pas l'allemand?... si rapide, *immer so rasch*²! Mais déjà je n'y pense plus... *aber auch gar nicht*³! »

Cosme Vassiliévitch regarda Émilie. En effet son visage revêtait maintenant l'expression la plus insouciante. Tout souriait, dans ce charmant petit minois : les yeux baissés aux cils presque blancs, les lèvres, les joues, le menton, la fossette au menton et même le bout du nez retroussé. Elle s'approcha d'une petite glace accrochée près de l'armoire et, tout en fredonnant entre ses dents et en plissant les yeux, elle entreprit d'arranger ses cheveux. Cosme Vassiliévitch suivait tous ses mouvements d'un regard appuyé... Elle était vraiment tout à fait à son goût.

VIII

« Veuillez m'excuser de vous avoir ainsi... amené chez moi », reprit-elle tout en faisant de petits mouvements de tête devant la glace. « Peut-être ça vous déplaît? »

— Mais non, voyons!

— Je vous l'ai dit déjà : je suis tellement rapide. D'abord je fais, après je réfléchis. Parfois même je ne réfléchis pas du tout... Comment vous appelez-vous, monsieur l'officier? On peut vous demander? » ajouta-t-elle en venant vers lui, les mains jointes.

« Je m'appelle Iergounov, Cosme, fils de Basile.

— Iergou... Ah! que ce nom n'est pas beau!... Je veux dire : difficile pour moi. Je vous appellerai M. Florestan. Chez nous, à Riga, il y avait un M. Florestan qui vendait un excellent gros de Naples¹ dans un magasin, il était très bel homme. Tout comme vous. Mais que vous êtes donc large d'épaules! Un beau gars, un vrai Russe! J'aime les Russes... je suis russe moi-même... mon papa était officier. Mais j'ai les mains^a plus blanches que vous! » Elle les éleva au-dessus de sa tête et les agita en l'air deux ou trois fois de façon à ce que le sang en refluat, et les abaissa aussitôt après. « Vous voyez? Je les lave au savon grec... un savon parfumé... Sentez... Ah! non, pas de baisers... Ce n'est pas pour ça que... Dans quelle arme servez-vous? »

— J'appartiens au dix-neuvième équipage de la flotte de la mer Noire.

— Ah! Vous êtes marin! Et dites-moi : vous avez une bonne solde?

— Non... pas très bonne.

— Vous devez être très brave. Cela se devine tout de suite à vos yeux. Que vous avez de gros sourcils! On dit qu'il faut les graisser avant de se coucher pour qu'ils poussent bien. Mais pourquoi n'avez-vous pas de moustache?

— Notre tenue exclut le port de la moustache.

— Ah! C'est dommage! Qu'avez-vous là? Un poignard?

— C'est une dague; la dague est en quelque sorte l'attribut des marins.

— Tiens, une dague! Dites, elle est coupante? On peut regarder? » Péniblement, en se mordant les lèvres et en fronçant les sourcils, elle tira la lame hors du fourreau et la lui mit

sous le nez. « Oh! qu'elle est mal aiguisée! Tenez, je pourrais vous tuer, tout de suite. »

Elle le menaça de son arme. Il feignit d'avoir peur et se mit à rire. Elle rit à son tour.

« *Ihr habt pardon*, vous êtes pardonné, dit-elle en prenant une pose majestueuse. Tenez, reprenez votre arme! Et quel âge^a avez-vous? demanda-t-elle soudain.

— Vingt-cinq ans.

— Et moi dix-neuf! Comme c'est drôle! Ah! »

Et Émilie partit d'un éclat de rire si sonore qu'elle en renversa même légèrement la tête en arrière. Cosme Vassiliévitch ne se levait pas de son siège et fixait avec plus d'insistance encore que précédemment le visage d'Émilie, rose et frémissant de rire, et elle lui plaisait de plus en plus.

Émilie soudain se tut et, tout en fredonnant entre ses dents — c'était une habitude chez elle —, se dirigea à nouveau vers la glace.

« Vous savez chanter, M. Florestan? »

— Absolument pas. Je n'ai pas appris.

— Et jouer de la guitare? Non plus? Moi si. J'ai une guitare incrustée de *Perlenmutter*¹ mais elle a les cordes cassées. Il faudra que j'en rachète. Vous me donnerez des sous, monsieur l'officier? Je vous chanterai une belle romance allemande. » Elle soupira et ferma les yeux. « Oh! oui, si belle! Mais vous savez danser? Non plus? *Unmöglich*²! Je vous apprendrai. L'écossaise et la valse cosaque. Tra-la-la, tra-la-la, tra-la-la... » Émilie fit deux ou trois pas de danse. « Regardez les jolies bottines que j'ai. "Article de Varsovie." Oh! nous danserons, tous les deux, M. Florestan! Mais comment allez-vous m'appeler? »

Cosme Vassiliévitch fit un large sourire et rougit jusqu'aux oreilles.

« Je vous appellerai : très belle Émilie!

— Non, non! Vous devez m'appeler : *Mein Schätzchen*, *mein Zuckerpüppchen*³! Répétez après moi.

— Très volontiers, mais j'ai peur que cela ne me soit difficile...

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien. Dites : *Mein*...

— *Mè*... *ine*...

— *Zucker*...

— *Tsouk*... *ker*...

— *Püppchen! Püppchen! Püppchen!*

— Piou... piou¹... Ce mot-là, je ne peux pas. Je n'arrive pas à le prononcer.

— Si! Il faut... Il faut! Et savez-vous ce que cela veut dire? En allemand c'est le mot le plus agréable pour les demoiselles. Je vous l'expliquerai après. Mais voici justement ma tante qui nous apporte le samovar. Bravo! Bravo! Ma tante, je prendrai mon thé à la crème... Il y a de la crème?

— *So schweige doch!* » répondit la tante.

IX

Cosme Vassiliévitch s'attarda chez Mme Fritsche jusqu'à minuit. Depuis son arrivée à Nikolaïev il n'avait encore jamais passé de soirée aussi agréable. Certes il lui vint plus d'une fois à l'esprit qu'en tant qu'officier, que gentilhomme, il ne devrait pas se commettre avec des personnes comme cette native de Riga et sa « tantine », mais Émilie était si jolie, elle babillait d'une manière si amusante, elle lui jetait des regards si tendres qu'il décida d'oublier sa naissance, son grade, et pour cette fois de vivre un peu « à sa guise ». Une seule circonstance le troubla et lui laissa une impression un peu déplaisante. Dans le feu de sa conversation avec Émilie et Mme Fritsche, la porte donnant sur l'antichambre s'entrouvrit un court instant, et un bras d'homme revêtu d'un parement sombre où brillaient trois minuscules boutons d'argent y passa discrètement et, discrètement, déposa sur la table placée près de la porte un assez gros baluchon. Les deux dames se précipitèrent aussitôt vers la table et se mirent à examiner le colis. « Ce ne sont pas les bonnes cuillères! » s'exclama Émilie; mais sa tante la poussa du coude et emporta le baluchon sans l'avoir renoué. Cosme Vassiliévitch eut l'impression qu'un de ses coins était taché de quelque chose de rouge qui ressemblait à du sang...

« Qu'est-ce? demanda-t-il à Émilie. On vous a restitué encore quelques-uns des objets volés? »

— Oui, répondit Émilie comme à contrecœur.

— C'est votre domestique qui les a retrouvés? »

Émilie fronça les sourcils.

« Quel domestique? Nous n'en avons pas.

— Un autre homme, alors?

— Nous ne recevons pas d'hommes.

— Mais enfin, permettez, permettez... J'ai vu un parement de redingote ou de veste. Et puis enfin cette casquette...

— Nous ne recevons jamais jamais d'hommes, répéta Émilie obstinément. Ce que vous avez vu... Vous n'avez rien vu! Et cette casquette, elle est à moi.

— Comment cela?

— Parfaitement. Je vais quelquefois au bal masqué... Elle est à moi, voilà tout, *und Punctum*!

— Mais le ballot, qui donc vous l'a apporté, alors? »

Émilie ne répondit rien et, d'un air boudeur, quitta la pièce derrière Mme Fritsche. Dix minutes après elle revint seule, sans sa tante, et, quand Cosme Vassiliévitch entreprit à nouveau de la questionner, elle le regarda avec hauteur, déclara qu'un galant homme devrait avoir honte de se montrer curieux (tandis qu'elle prononçait ces mots, son visage changea un peu, parut s'assombrir) et, prenant dans la table de jeu un paquet de vieilles cartes, elle lui demanda de lui prédire son destin et ses amours.

Cosme Vassiliévitch se mit à rire, prit les cartes, et toutes les vilaines pensées qu'il avait pu avoir s'envolèrent de sa tête.

Mais elles lui revinrent encore une fois le même jour : il avait déjà franchi le portillon et se trouvait dans la rue, il avait déjà pris congé d'Émilie sur un dernier « *Adieu*², *Zuckerpüppchen!* » quand soudain, rapide comme l'éclair, un homme de petite taille le frôla au passage et, tournant un bref instant la tête de son côté (la nuit était depuis longtemps tombée, mais la lune brillait d'une clarté assez vive) laissa voir un maigre visage de tzigane aux sourcils et aux moustaches noirs et épais, aux yeux noirs et au nez crochu. Cet homme se jeta aussitôt derrière l'angle du mur, mais Cosme Vassiliévitch eut l'impression de reconnaître sinon son visage (il ne l'avait jamais vu auparavant), du moins le revers de sa manche : trois boutons d'argent avaient nettement étincelé au clair de lune. Le prudent lieutenant ressentit tout au fond de lui un pincement d'inquiétude; rentré chez lui, il n'alluma pas comme à l'accoutumée sa pipe d'écume. Au demeurant, sa rencontre inattendue avec l'aimable Émilie et les heures agréables qu'il avait passées en sa compagnie expliquaient pour une grande part le bouleversement complet qu'il éprouvait.

X

Quelles qu'eussent été les appréhensions de Cosme Vassiliévitch, elles furent vite dissipées et ne laissèrent pas de trace. Il devint un visiteur fort assidu des deux dames de Riga. L'inflammable lieutenant se lia avec Émilie. Tout d'abord^a il eut honte de cette intimité, cacha ses visites, puis il cessa d'avoir honte et de se cacher; pour finir, il trouva beaucoup plus agréable de passer son temps chez ses nouvelles amies qu'en toute autre compagnie, et *a fortiori* entre les quatre murs rien moins que souriants de son propre logement. Mme Fritsche elle-même ne lui causait plus de sensations désagréables, quoiqu'elle lui montrât toujours la même figure revêche et maussade. Les gens de peu de fortune, comme l'était Mme Fritsche, présentent essentiellement chez leurs visiteurs la libéralité; or Cosme Vassiliévitch était assez près de ses sous et offrait principalement des raisins secs, des noix, des pains d'épices... Une fois seulement il « se ruina », selon sa propre expression : il fit cadeau à Émilie d'un fichu rose vapoureux de soie française véritable; mais elle brûla le jour même son cadeau à la flamme d'une bougie. Il lui en fit reproche; elle attacha le fichu à la queue du chat; il se fâcha; elle lui rit au nez. Finalement, Cosme Vassiliévitch dut bien s'avouer non seulement qu'il ne jouissait d'aucune considération auprès des dames de Riga, mais même qu'il n'était pas parvenu à mériter leur confiance : jamais on ne le laissait entrer d'emblée sans examen préalable; quelquefois on le faisait attendre longuement, quelquefois on le renvoyait sans la moindre cérémonie et, dans l'intention de lui cacher certaines choses, on bavardait devant lui en allemand. Émilie ne lui rendait aucun compte de ses actes et, lorsqu'il l'interrogeait, répondait de manière évasive, comme si elle n'avait pas bien compris ses paroles; mais surtout : certaines pièces de la maison (laquelle était assez vaste malgré son allure de bicoque vue de la rue) lui demeuraient fermées en permanence. Malgré tout cela, Cosme Vassiliévitch, loin de mettre fin à ses visites, les multipliait : du moins voyait-il des êtres vivants. Sa vanité^b, aussi, était flattée du fait qu'Émilie continuait de l'appeler Florestan, le trouvait d'une rare beauté et lui affirmait que ses yeux ressemblaient à ceux d'un oiseau de paradis, « *wie die Augen eines Paradiesvogels!* »

XI

Un jour, à midi, au plus fort de l'été, Cosme Vassiliévitch, qui s'était démené toute la matinée en plein soleil avec les entrepreneurs et les ouvriers, se traîna, harassé, fourbu, jusqu'au portillon de la petite maison qui lui était si familière. Il frappa; on le fit entrer. Il s'écroula dans la pièce dénommée salon et s'endormit aussitôt sur le divan. Émilie vint auprès de lui et essuya avec son mouchoir son front trempé de sueur.

« Comme il est fatigué, mon bébé! Comme il a chaud! dit-elle d'une voix compatissante. Mon Dieu! Il aurait quand même pu dégrafer son col. Seigneur! Sentez ce pauvre cœur, comme il saute!

— Je n'en peux plus, ma mie, gémit Cosme Vassiliévitch. Depuis le matin je suis sur pied, et en pleine fournaise. Misère! Je serais bien rentré chez moi. Mais y retrouver ces monstres d'entrepreneurs! Votre maison est fraîche... il me semble que je ferais volontiers un petit somme.

— Et pourquoi pas? Repose-toi, mon petit poussin; ici personne ne te dérange...

— Cela me gêne un peu...

— En voilà des scrupules! Repose-toi. Et moi, je vais te chanter une... comment dites-vous ça?... une bercette¹. *Schlaf, mein Kindchen, schlaf!* commença-t-elle.

— Si je pouvais avoir d'abord un peu d'eau...

— Tiens, voilà un verre d'eau. Bien fraîche! Comme du cristal! Attends que je te mette un coussin sous la tête... Et puis tiens, ça, contre les mouches. »

Elle lui couvrit le visage d'un mouchoir.

« Merci, mon petit cupidon... Je ne fais que somnoler un peu... juste un moment... »

Cosme Vassiliévitch ferma les yeux et s'endormit sur-le-champ.

« *Schlaf, mein Kindchen, schlaf!* » fredonnait Émilie tout en se balançant de droite à gauche et en riant elle-même doucement de sa chanson et de son balancement.

« Quel grand enfant j'ai là! pensait-elle. Un vrai gamin! »

La Montre	
<i>Notice</i>	1092
<i>Notes et variantes</i>	1100
Un rêve	
<i>Notice</i>	1103
<i>Note</i>	1108
Terres vierges	
<i>Notice</i>	1108
<i>Notes et variantes</i>	1180
Le Récit du père Alexis	
<i>Notice</i>	1210
<i>Notes et variantes</i>	1215
Extraits de mes souvenirs et de ceux d'autrui	
I. Vieux portraits	
<i>Notice</i>	1217
<i>Notes et variantes</i>	1226
II. Un désespéré	
<i>Notice</i>	1230
<i>Notes et variantes</i>	1236
Le Chant de l'amour triomphant	
<i>Notice</i>	1238
<i>Notes et variantes</i>	1246
Clara Militch	
<i>Notice</i>	1249
<i>Notes et variantes</i>	1254
La Caille	
<i>Notice</i>	1260
<i>Notes et variantes</i>	1263
<i>Appendice</i> : « Hamlet » et « Don Quichotte »	
<i>Notice</i>	1264
<i>Notes et variantes</i>	1273
<i>Bibliographie sommaire</i>	1277

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

HISTOIRE DU LIEUTENANT IERGOUNOV
LE BRIGADIER
L'INFORTUNÉE
ÉTRANGE HISTOIRE
UN ROI LEAR DES STEPPES
TOC... TOC... TOC...!
EAUX PRINTANIÈRES
POUNINE ET BABOURINE
LA MONTRE
UN RÊVE
TERRES VIERGES
LE RÉCIT DU PÈRE ALEXIS
EXTRAITS DE MES SOUVENIRS
ET DE CEUX D'AUTRUI
VIEUX PORTRAITS
UN DÉSESPÉRÉ
LE CHANT DE L'AMOUR TRIOMPHANT
CLARA MILITCH
LA CAILLE

Appendice

HAMLET ET DON QUICHOTTE

*Traductions par Françoise Flamant,
Henri Mongault et Édith Scherrer
Chronologie par Françoise Flamant*

*Notices, notes et variantes par
Françoise Flamant et Édith Scherrer*

*Liste alphabétique des Romans et nouvelles contenus
dans les trois tomes de cette édition*